

LES MAUVAIS TRAITEMENTS

INFLIGES AUX BLESSES ANGLAIS

Une enquête sur l'incident de Landen. — Ma réponse au démenti allemand. — L'exposé des faits. — La soupe refusée. — Les seuls témoins interrogés. — Un service d'ordre mal fait. — Les excès encouragés par les supérieurs. — Une consigne : pas de prisonniers anglais ! — Le témoignage d'Antoinette de Bruijn.

J'ai dit dans le chapitre précédent que l'autorité allemande menait une enquête afin d'éclaircir l'incident de Landen, que je décrivis en détails.

Comme résultat ils transmirent à la presse des différents pays neutres, les deux communiqués officiels suivants :

Berlin, 10 novembre (E. B.).

Un correspondant du Tijd à Amsterdam écrivit un article très acerbe à propos de soi-disant mauvais traitements sur les blessés anglais en gare de Landen.

Il commentait différents détails d'après lesquels les Anglais auraient été laissés sans boire ni manger, et les soldats allemands les auraient mis en joue.

Le gouvernement allemand a établi une sérieuse enquête et déclare : « Toute la déclaration déposée

par le susdit correspondant est absolument fausse. Chaque détail en particulier ne concorde en rien avec les faits.

« Les Anglais ne furent, ni frappés, ni maltraités, on ne leur cracha pas au visage ; au contraire, il leur fut donné une nourriture réconfortante, que tous, à l'exception de deux, acceptèrent. Ceci est affirmé par le témoin magasinier militaire Huebner, ainsi que par le soldat Krueger de la Landweer. »

Berlin, 10 novembre (W. B.), officiel.

La Nordd. Allg. Ztg. écrit :

Le journal le *Tijd* paraissant à Amsterdam, publiait le 16 octobre de Maastricht, un article de son correspondant de guerre qui prétend que le 9 octobre un train contenant plus de deux mille blessés entra en gare de Landen, localité belge, située entre Tirlemont et Waremmes. Afin d'alimenter les blessés, le train fit un arrêt de quarante minutes. Faisant les cent pas sur le quai de la gare, le correspondant aurait remarqué deux à trois cents soldats, parmi lesquels quelques légers blessés, se trouvant devant un fourgon ouvert, qui auraient injurié trois blessés anglais couchés dans le fourgon. Ils auraient montré aux Anglais affamés qu'ils abandonnèrent à leur triste sort. De plus, les hommes auraient ricané, craché au visage de leur ennemi, et seraient allés jusqu'à faire mine de tirer sur eux.

Ces déclarations faites par le correspondant du *Tijd* donnèrent lieu à une enquête qui donna les résultats suivants :

Le 9 octobre, un train contenant deux mille blessés,

n'entra pas en gare de Landen, mais bien de petits convois dont le nombre a été minutieusement inscrit. Des attroupements de deux à trois cents hommes furent impossibles vu que la garde avait pour mission de débayer les quais et, outre cela, il n'y a qu'un seul officier de la garde qui assiste aux départs de trains de la Croix-Rouge.

Il est impossible que des soldats aient pu mettre les Anglais en joue, car aussi bien les hommes qui servent les aliments que ceux qui les prennent, sont désarmés. D'autres soldats ne sont pas admis sur les quais. Les Anglais ne furent ni maltraités, ni insultés ; au contraire, on leur donna une assiette de potage qui fut refusée par deux d'entre eux.

Ceci fut affirmé par un témoin oculaire.

Evidemment je ne laissai pas attendre ma réponse et je mis au jour la façon peu sérieuse dont l'enquête allemande fut menée. Je publiai dans le *Tijd* une réfutation dont voici un extrait.

Un mois après la publication de mon article concernant l'incident de Landen, les autorités militaires jointes au gouvernement allemand, trouvèrent le moment venu de faire une enquête qui, à dire vrai, ne peut même pas être appelée une enquête. Leurs communiqués prouvent clairement que seuls furent entendus des soldats qui sans doute avaient participé à l'incident ou tout au moins qui avaient intérêt à le démentir. Ces hommes plaidaient donc leur propre cause et l'autorité militaire eut soin de les couvrir de louanges dans l'espoir que leur déclaration serait la plus possible en faveur du « prestige allemand ».

Les communiqués ne disent d'ailleurs pas que l'autorité allemande questionna les blessés qui étaient présents à la scène, ni les deux voyageurs hollandais, Mlle de Bruijn, d'Amsterdam, et moi, ni les civils de Landen qui tous en furent témoins.

En réponse au témoignage déposé par le magasinier militaire Huebner, ainsi que par le soldat de la Landwehr Krueger, dont rien n'indique que les déclarations furent assermentées, je suis prêt, au cas où une enquête sérieuse et impartiale serait menée, à répéter sous serment, soit devant une délégation hollandaise, soit devant la commission allemande, ou devant le juge même, les déclarations qui suivent :

1^o Le vendredi 9 octobre, vers midi, j'arrivai en gare de Landen dans un train d'une longueur exceptionnelle, transformé en train-hôpital, venant de la direction de Louvain et qui, à mon avis, devait contenir environ deux mille blessés (en évaluant ce nombre, je peux me tromper de quelques centaines, mais cela ne change rien à la question). Ce train resta quarante minutes en gare de Landen, où l'on distribua des aliments aux blessés. Je vis deux à trois cents soldats allemands, les uns blessés légèrement qui pouvaient aisément se mouvoir, et les autres soldats de la garnison de Landen qui se pressaient à tour de rôle devant un fourgon de l'arrière. Ces hommes blasphémaient et injuriaient sans pitié trois prisonniers anglais horriblement blessés. Leurs compagnons de route, des blessés français, m'assurèrent

que, depuis cinq jours déjà, ces Anglais avaient été laissés sans boire ni manger.

Les blessés anglais furent traités de « schwein-hund », injuriés ; on leur cracha au visage, et quelques soldats les mirent en joue. Quand je fis remarquer à un sous-officier prussien que cette scène était cruelle et horrible, il me répondit :

— Ces cochons anglais sont payés pour faire leur sale besogne (le sous-officier visait la solde que touche le soldat anglais considéré comme employé volontaire de l'Etat, puisqu'à cette époque le service obligatoire n'était pas encore voté en Angleterre).

Avant que j'eusse assisté à l'incident de Landen, les soldats allemands m'avaient déjà raconté qu'ils achevaient les blessés anglais. Quelques-uns prétendaient que dans leur compagnie cela ne se faisait pas, mais un soldat leur coupa la parole et certifia que dans sa compagnie on en avait achevé vingt-six.

Je ne pus les croire et me dis qu'ils ne pouvaient être aussi mauvais qu'ils voulaient bien s'en donner l'air.

2^o L'autorité allemande prétend que la soupe fut présentée aux Anglais et que deux d'entre eux la refusèrent.

Oui, elle fut présentée, mais de quelle façon ?

Comme je le disais plus haut, les Allemands leur montrèrent la grande marmite de soupe fumante et leur dirent :

— Ah ! vous désirez manger ? sales cochons ! Crevez, voilà ce qu'il vous faut ! Tuez-les, tuez-les, ces animaux !

Et, tout en les taquinant de la sorte, plusieurs soldats les mirent en joue, tandis que d'autres, désarmés, leur tendaient le poing et leur crachaient au visage.

Dans la description de ce drame que je donnai plus haut, j'omis de relater la façon dont furent traités les Français. On ne leur donna pas d'assiette à soupe, le potage leur fut distribué dans la gamelle qui faisait partie de leur équipement. Plusieurs d'entre eux tendirent, suppliants, la gamelle, espérant être servis une seconde fois ; mais comme ceci ne leur fut accordé, ils portèrent en vain la gamelle vide à leur lèvres, afin d'en retirer les gouttes qui adhéraient encore aux parois.

Quelques Allemands dirent :

— Oui. Les Français peuvent avoir quelque chose. Ce sont au moins des soldats, mais ces trois-là sont des cochons qui se font payer !

3^e Afin d'éviter l'éventualité d'un interrogatoire mené par l'autorité allemande, je publiai l'incident et insistai pour que l'on procédât à une enquête impartiale.

Au lieu d'établir cette enquête impartiale, d'interroger les témoins et de punir les coupables, le gouvernement allemand se contenta de me traiter, un mois après l'incident, de menteur, et de faire passer la chose comme une fantaisie d'écrivain.

Si au moins l'autorité allemande avait publié sa réplique un mois plus tôt, j'aurais pu faire parler un témoin que je n'ai pas mentionné jusqu'à présent : un civil originaire de Landen, qui se

trouvait parmi les soldats, et qui contemplait avec angoisse la scène atroce. Ne pouvant plus se contenir, il laissa éclater son indignation ! Sur ce, tous les soldats le regardèrent et se mirent à crier.

— Que fait-il ici, ce civil ?

Le jeune homme ne put répondre ; il fut empoigné par deux soldats et traîné hors du hall de la gare. Quand on le laissa aller, il regarda les Allemands d'un air vexé ; un soldat le menaça de sa baïonnette.

Il m'eût été facile de prendre ce jeune homme comme témoin ; seulement, après un mois, allez donc le retrouver ! En outre, sur le quai vis-à-vis du nôtre, se trouvait un groupe de civils, entassés comme des harengs dans un fourgon, et qui, certes, ont dû remarquer la scène bestiale.

Je me rappelle encore un détail plutôt intéressant. Avant d'arriver en gare de Landen, j'eus une longue conversation avec un soldat allemand, qui me parut être un homme de bonne famille ; sa conversation était sensée et distinguée.

Au départ du train il vint me rejoindre, et comme je lui exprimais mon indignation, il me répondit :

— Mon Dieu, il faut vous imaginer l'état d'esprit de nos hommes qui ont passé des jours et des jours dans les tranchées, continuellement exposés au feu de l'ennemi. Plus tard, quand ils auront retrouvé leur calme et leur sang-froid, ils regretteront bien certainement ces actes.

Peut-être l'autorité allemande pourrait-elle bien

retrouver cet homme si j'ajoute qu'il était définitivement réformé pour une affection cardiaque !

J'en parlai aussi au wattman qui se trouvait sur la même plateforme que nous et me parut un homme plus civilisé ; c'était un Hambourgeois qui s'était engagé volontairement dans les services des chemins de fer. Auparavant il avait été membre d'une alliance ouvrière et avait voyagé en Hollande ; il avait visité Rotterdam et Amsterdam, dont il ne se rappelait pourtant que le grand restaurant « Krasnapolsky ».

Cet homme me donna exactement la même réponse que les brutes de soldats :

— Oui, les Français peuvent bien avoir quelque chose à manger, ils combattent au moins pour leur pays, eux ! Mais ces Anglais combattent, parce que c'est leur métier !

4° En ce qui concerne la question des soldats désarmés, je reconnais que les blessés allemands n'avaient plus leurs armes ; mais, je le disais clairement dans mon récit, l'attroupement était composé en partie de blessés, et en partie de soldats de la garnison de Landen qui montaient la garde sur le quai. Il est possible qu'ils étaient chargés du service d'ordre ; toutefois, à ce moment, tout le monde circulait librement ; et j'en fis autant !

Ce qui prouve suffisamment que les soldats de garde n'accomplissaient pas convenablement leur service, c'est que, parmi l'attroupement, se trouvait le civil dont je parlais plus haut, qui, poussé par la curiosité, avait traversé quatre ou cinq voies ferrées pour se rapprocher du fourgon. Et ce qui

prouve encore que c'étaient des soldats appartenant à la garnison de Landen, c'est qu'ils avaient la baïonnette au canon. Encore un argument contre l'excuse allemande qui dit qu'un attroupement sur le quai était impossible, vu que tous les soldats se restauraient dans le réfectoire.

Or, ce réfectoire consistait en une grange dans laquelle avaient été placés quelques bancs et où était distribuée la soupe aux soldats légèrement blessés ; après quoi l'on portait le potage aux grands blessés qui ne pouvaient quitter les fourgons. Ma petite compagne et moi nous pûmes aussi savourer une assiette de potage.

Les soldats légèrement blessés et les soldats montant la garde se promenaient le long du train afin de faire la causette aux portes des fourgons avec leurs camarades plus sérieusement atteints ; c'est ainsi qu'il remarquèrent les Anglais. Mes lecteurs devront reconnaître que j'ai parfaitement noté et retenu tout ce qui se passa, aussi bien sur le quai de la gare de Landen qu'aux environs.

5° En réponse à ma déclaration parut la contradiction officielle allemande, mais comme les arguments en sont faibles !

J'ai déjà fait remarquer plus haut que l'on questionna seulement les camarades des accusés, mais non les accusateurs, ni les victimes, ni d'autres témoins oculaires.

En outre, la réponse allemande affirme :

Des attroupements de deux à trois cents hommes ne peuvent s'être formés, vu que la garde avait pour mission de garder les quais libres.

Comme l'on sent la faiblesse de cette réponse ! C'est comme si elle disait : « Il est impossible de voler dans ma ville, car la police est chargée de la surveiller ! »

Plus loin, les Allemands disent :

En outre, un officier surveille toujours les trains-hôpitaux.

Cependant je pose la question :

Qu'est-ce que cela prouve ? Il est seulement certain que si l'officier se trouvait dans le *hall* de la gare, il n'a pas remarqué l'incident !

Il est impossible que des soldats aient mis en joue des blessés anglais, car les hommes qui prenaient leur repos, ainsi que le personnel militaire chargé de la distribution des aliments, sont toujours désarmés. D'autres soldats ne sont pas admis sur les quais.

Cet argument tiré simplement des règlements militaires suffit aux Allemands pour justifier les faits.

Il est vrai que l'autorité allemande ne peut pas s'imaginer que ses règlements ne sont pas toujours suivis à la lettre.

6° Je suis convaincu, qu'en général, le service de la Croix-Rouge fut exemplaire et héroïque.

Il est un fait certain, c'est que la haine ressentie par les soldats allemands contre les Anglais était encouragée par leurs supérieurs (rappelons la proclamation rédigée par le prince Ruprecht de Bavière) ainsi que par leurs honteuses caricatures qui dégoûtèrent même certains Allemands ;

tout cela devait entraîner inévitablement des excès de patriotisme, témoin l'incident de Landen.

Lisez l'édition du soir du *Alg. Hbl.* du 18 octobre et vous trouverez la phrase suivante écrite par un officier prussien :

Nous faisons le plus grand nombre possible de prisonniers français, mais par contre le moins possible de prisonniers anglais, car nous tâchons de ne pas blesser les Anglais, mais plutôt de les tuer.

Cette réponse me paraît suffisamment claire et l'Allemagne n'aura pas tiré grand bénéfice de ses démentis !

Pour avoir un témoignage de plus, la Rédaction du *Tijd* s'adressa à la fillette que j'avais ramenée de Louvain. Je suis d'accord pour reconnaître que les déclarations d'une fillette de neuf ans ne peuvent avoir beaucoup d'importance justificative ; néanmoins je me permets de reproduire ce que la rédaction écrivit à ce sujet.

Comme superfuité, la Rédaction s'adressa à la jeune demoiselle Antoinette de Bruijn, résidant à Amsterdam et que notre correspondant de guerre ramena de Louvain à Maastricht. En présence de sa mère, la fillette raconta qu'elle avait voyagé dans un train rempli de blessés, que sur les quais se trouvaient des soldats armés et, que quelques soldats furent injuriés ; on leur montra de la soupe fumante que, cependant, on ne leur servit pas. Le père de la fillette, M. de Bruijn, nous certifia qu'au moment de reprendre sa fillette, à Maastricht, notre correspondant M. M. était encore fortement sous

l'impression des horreurs auxquelles il venait d'assister.

Ma réplique fut bientôt connue en Allemagne. On commença à comprendre. La rédaction du *Tijd* reçut même plusieurs lettres d'Allemagne dont quelques-unes étaient signées ; les signataires exprimaient leurs blâmes sur la façon trop partielle dont avait été menée l'enquête allemande, affirmèrent aussi que l'incident de Landen aurait dû être suivi de punitions sévères.

La publication de cet incident avait pour but non seulement de persuader les gens, mais d'empêcher aussi le renouvellement de pareilles scènes.

BLOUD & GAY, Editeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (6^e)

- Dans les Flandres**, par Bertrand DE LAFLOTTE. Préface de M. le Bâtonnier HENRI-ROBERT. Un volume in-16, broché. 3 50
- L'Espagne et la Guerre**, par X... rédacteur au Correspondant. Un volume in-16, broché. 3 50
- Fastes militaires des Belges**, par Maurice DES OMBIAUX. Préface de M. Henri CARTON DE WIART, Ministre de la Justice. Un volume in-16, broché . . . 3 50
- La Cloche « Roland »**. Les Allemands et la Belgique, par Johannes JOERGENSEN. 3 50
- Les Barbares à la Trouée des Vosges. Récits des témoins**, par Louis COLIN. Préface de Maurice BARRÈS. Un volume in-16, broché, illustré 3 50
- Le Drame de Senlis**, par le baron A. DE MARICOURT. Un volume in-16, broché, illustré. 3 50
- La Résistance de la Belgique envahie**, par Maurice DES OMBIAUX. Lettre-Préface de M. DE BROQUEVILLE, président du Conseil. Un volume in-16, broché. . . 3 50
- Aux Armées d'Italie**, par Jules DESTREE et Richard DUPIERREUX. Un volume in-16, broché. 1 50
- Blessé, Captif, Délivré. Mémoires de guerre**, par le vicomte Hubert DE LARMANDIE. Préface du général MALLETERRE. Un volume in-16, broché, illustré . . . 3 50
- Souvenirs d'un Otage**, par Georges DESSON. Préface de SERGE-BASSET. Un volume in-16, broché, illustré. 2 50
- Journal d'une Infirmière d'Arras**, par Mme Emmanuel COLOMBEL. Préface de Mgr LOBBEDEV, évêque d'ARRAS. Un volume in-16, broché, illustré 2 50
- Reliques sacrées. Lettres ouvertes sur des tombes**, par Louis COLIN. Un volume in-8, broché, illustré. 3 »
- Les Chants du Ceq Gaulois**. Paroles et musique par HENRI COLAS. Un volume in-8, broché. 4 »
- Dans l'espoir de la revanche**. Pages patriotiques de François COPPÉE. Préface de Jean MONVAL. Un vol. in-16, broché 3 50
- Discours à l'Hôpital**, par Frédéric MASSON, de l'Académie française. Un volume in-16, broché. 1 50

L. MOKVELD

L'INVASION

de la

BELGIQUE

Témoignage
d'un
Neutre



BLOUD
et
GAY

PARIS
BARCELON

L'INVASION DE LA BELGIQUE



TÉMOIGNAGE D'UN NEUTRE

Par L. MOKVELD — BLOUD & GAY, Éditeurs



M. L. MOKVELD,
regardant brûler les ruines de LOUVAIN

L. MOKVELD

Correspondant de Guerre du journal hollandais *Le Tijd*.

L'invasion de la BELGIQUE

TÉMOIGNAGE D'UN NEUTRE

Ouvrage traduit du hollandais

BLOUD & GAY

Editeurs

PARIS, 7, Place Saint-Sulpice

Calle del Bruch, 35, BARCELONE

1916

Tous droits réservés

TABLE DES MATIÈRES

Préface	5
I. A Liège et dans les environs.	7
II. La destruction de Visé.	69
III. Francs-tireurs	85
IV. Chez les Flamands.	95
V. Liège après l'occupation.	111
VI. La destruction de Louvain.	117
VII. Le long de la Meuse vers Huy, Andenne et Namur	155
VIII. De Maastricht à la frontière française; la destruction de Dinant.	165
IX. Sur les champs de bataille.	181
X. Autour de Bilsen.	189
XI. Le siège d'Anvers.	211
XII. Les mauvais traitements infligés aux blessés anglais.	237
XIII. A Anvers, sous l'occupation allemande.	249
XIV. Sur l'Yser.	257
